

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



SAILLANT Francine, Mondher KILANI et Florence GRAEZER BIDEAU (dir.), 2011, *Manifeste de Lausanne. Pour une anthropologie non hégémonique*. Montréal, Éditions Liber, 142 p. (Alice Saggiorato)

Quel est le rôle de l'anthropologie de nos jours ? Où se positionne-t-elle lorsque le savoir sur la diversité culturelle est « prêt à consommer » sur tous les écrans, à travers l'évasion touristique et les médias ? À quoi sert l'anthropologie aujourd'hui, quand la rigueur et l'utilité sont les critères de pertinence réservés aux sciences naturelles ? La connaissance de l'homme se définit-elle par rapport à la structure des gènes et aux lois du marché global ? Quelle est sa place quand « le mercantilisme néolibéral, qui envahit toutes les sphères de la vie quotidienne, ne laisse indemnes ni la science, ni les savoirs, et qui entraîne une sorte de disqualification des humanités et de sciences de la culture ? » (p. 34).

Ces questions cardinales et d'autres encore sont le point de départ de cet ouvrage collectif, qui a pris naissance en 2007, lors du congrès francophone des anthropologues du Manifeste de Lausanne. Ce colloque, qui a eu lieu à l'Université Laval, à Québec, avait réuni un grand nombre d'anthropologues, provenant de différentes régions du monde, à l'occasion du trentième anniversaire de la revue *Anthropologie et Sociétés*. Cet événement a permis à un groupe non formel d'anthropologues de partager une réflexion ouverte sur la possibilité pratique et théorique d'une « anthropologie non hégémonique ». Les leviers de cette démarche sont avant tout les inquiétudes autour de la pratique anthropologique et son devenir. Une rigoureuse critique interne et un souci de réflexivité sont les bases de cette réflexion collective sur l'histoire de la discipline, ses valeurs et ses conditions d'existence. Le projet vise à mieux réaffirmer la place de l'anthropologie par rapport aux contextes contemporains.

Il s'agit donc de prendre du recul par rapport aux conditions structurelles externes au sein desquelles s'exerce l'anthropologie, mais, en même temps, cette initiative mobilise une forte critique de la structure interne de la discipline et des formes hégémoniques qui la traversent, qu'il s'agisse de la théorie ou du terrain. Selon les auteurs, une réforme qui touche les points névralgiques et les valeurs fondamentales de cette science serait donc nécessaire. Une anthropologie non hégémonique doit être une science engagée, capable à son tour de dévoiler toutes les formes d'hégémonie.

Introduite par un propos radical, l'ouvrage se structure comme une sorte de dictionnaire dont chaque article, rédigé par un collaborateur différent, présente un concept clé qui sert à expliquer les points centraux de cette réforme. On part du A de Anthropopoïésis jusqu'au U d'Universalisme. Malgré la multiplicité des voix qui participent à la rédaction de cet ouvrage, une unité de discours fédère les différentes contributions, en liant uniformité et pluralité.

L'ouvrage revient sur les modalités de rencontre de l'anthropologie et de ses « objets », dans une perspective historique, car le contexte et les conditions du dialogue ont changé. Un autre thème important est également évoqué : celui des modalités mêmes de production du savoir, qui conservent des rapports hégémoniques entre le centre et ses périphéries, et donc

remettent en question les processus de légitimation scientifique, en prenant en compte les stratégies de définition du centre, de mise en marge et de discontinuité par rapport aux lieux de production intellectuelle (Diasio, p. 76).

On critique aussi l'universalisme, qui est l'ancrage référentiel du projet disciplinaire, mais se révèle souvent unidirectionnel, abstrait et ethnocentrique : un postulat non questionné. L'objectif est de prendre du recul par rapport à cet horizon universaliste qui laisse intacts les rapports asymétriques du pouvoir-savoir (Kilani, p. 128). Une anthropologie non « hégémonique » devrait contribuer plutôt à une nouvelle forme « de justice cognitive », qui signifie se déplacer d'un savoir « sur » les autres et légitimer le savoir « des » autres, « qui n'est pas local, il est savoir » (Saillant, p. 117).

On met donc en question les normes préalables de toute démarche heuristique, pour fonder une science de l'Homme qui ne soit pas une pensée « sur », ni une pensée de l'« avec » (Laplantine, p. 69), mais qui soit plutôt un « espace inoccupé, un interstice qui devient anthropologique quand une relation s'établit et est reconnue de part et d'autre » (Daveluy, p. 86). Il s'agit donc d'un espace tiers, dynamique, multipolaire, polyphonique et partagé dans lequel on décide où ira le savoir, et quelle forme il prendra.

Ce texte, évidemment destiné à un public averti, représente un exemple de la capacité de réflexivité et d'autocritique : qualités qui, peut-être, caractérisent le plus l'anthropologie.

*Alice Saggiorato*  
*Département d'anthropologie*  
*Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, Aix-en-Provence, France*